



Pour continuer de faire vivre la mémoire de Bertrand Sebileau qui nous a quittés en 2019, MJ, à l'occasion de son cinquantième anniversaire fin 2021, a choisi de publier son autobiographie entamée quelques mois avant de partir. Après ses 20 premières années, le récit se concentre sur son raid en Afrique en XT 500 démarré fin 1981. L'African Raid Gai, comme il l'appelait, clin d'œil au reggae qu'il appréciait. Par Bertrand Sebileau, photos archives BS

Dans la douleur

Je l'attaque de face les yeux rivés sur la trajectoire idéale repérée à l'avance. Soudain une pierre roulante me fait faire un écart sur la gauche. Je redresse mais trop tard. J'arrive droit sur une marche haute comme un tabouret. Je tire de toutes mes forces sur le guidon, et accélère en grand pour délester l'avant. En vain. La roue rebondit, la moto cabre et retombe lourdement, m'entraînant sur deux mètres, par le pied, accroché au porte-jerrican. Je crie sous la douleur intense qui irradie dans toute la jambe. Les Dogons hébétés restent figés sur place. J'appelle au secours et enfin ils réagissent, laissent choir leurs fardeaux et se précipitent pour me dégager, affolés. J'ai mal, j'espère que rien n'est cassé. Je préfère ne pas enlever ma botte de peur de ne pouvoir la remettre. Au contraire, je resserre les boucles pour un meilleur maintien. Je reste assis encore un moment, récupérant du choc. Quand je me lève, une décharge électrique dans le pied me laisse échapper un cri. Je ne peux plus m'appuyer sur ma jambe. Néanmoins, je remonte sur ma XT intacte que Rémy a démarrée et, poussé par mes sauveteurs, j'atteins le sommet. En selle, mon pied ne me fait pas trop souffrir. Heureusement ! Le problème, c'est qu'il ne faut absolument pas

que ma machine parte en déséquilibre sur la droite. Dans un cas semblable, inconsciemment on pose le pied à terre pour rétablir la situation compromise. Par trois fois, cet arc réflexe me joue un très sale tour. Ma cheville se tordant sans aucun recours sous le moindre poids, à chaque chute mon membre blessé est écrasé par la masse imposante de ma moto chargée. La douleur est indescriptible. Elle m'arrache des larmes, déforme mes traits en rictus douloureux et je m'égosille comme un fou jusqu'à la délivrance que Rémy s'empresse de m'apporter.

Cris de douleur

À la troisième, complètement épuisé, tout comme Rémy qui sur la fin se charge de ma moto dans les passages difficiles, nous nous arrêtons. Ça suffit pour aujourd'hui. Instant de vérité : j'enlève la botte. Ma cheville est énorme. Belle entorse ! Rémy, secouriste, la masse doucement puis la serre dans un bandage efficace. Mon compagnon ramasse un peu de bois, l'embrase et nous chauffons nos dernières provisions, corned-beef et petits pois.

Nous engloutissons ce festin avidement. Puis nous déplions nos sacs de couchage et, enfin, goûtons au repos, jamais autant mérité et apprécié. Qu'il est pénible de s'arracher à la tiédeur de nos duvets ce matin ! Nous angoissons, ne sachant pas quel calvaire nous allons avoir à surmonter aujourd'hui. La cheville de Bertrand [c'est Rémy qui parle, ndr] est plus gonflée que jamais et de larges hématomes empourprent sa boursoufflure. Nous rassemblons les affaires. Rémy démarre les deux motos. Nous roulons quelques kilomètres, et... oh non ! La piste dégringole sur un nouveau passage de pierres. Bertrand s'engage au ralenti. Il descend quelques mètres, est déséquilibré, se reprend, évite un gros bloc et enfin arrive en bas. Ouf. Au tour de Rémy, et ça passe aussi. C'est quand même moins dur qu'en montant. Un peu plus loin, même difficulté. Heureusement nous l'évitons en empruntant un petit sentier piétonnier qui serpente entre les bosquets. Les passages difficiles se font plus rares. Tant mieux. Évitant un des

derniers en prenant hors piste, Bertrand, presque à l'arrêt, perd l'équilibre. Une nouvelle fois son pied meurtri reste coincé sous la moto, lui arrachant des cris de douleur. Ce sera la dernière. En effet, la piste serpente maintenant sur le plateau, au terme de cette escalade vertigineuse.

Stupeur et ruée

Le sentier muletier devrait-on dire, car par endroits, nous nous fauflions entre des buissons qui viennent nous lécher les bras. Toutes nos craintes s'évanouissent, nous roulons enfin détendus. Après quelques petits villages, nous débouchons sur Ningari. Notre arrivée fait sensation. En effet ce village est considéré comme un cul de sac car il n'y a qu'une piste praticable, celle des falaises étant réputée impossible. Il ne reçoit donc pratiquement pas d'étrangers. Imaginez la stupéfaction des gens voyant débarquer deux êtres en tenue d'extraterrestres sur des engins démoniaques, par cette piste. Le moment de stupeur passé, c'est la ruée autour de nous. Nos

casques à peine ôtés on nous offre déjà du lait à boire. Un griou, troubadour africain, fend la foule. Le cercle s'élargit tandis qu'il nous improvise un chant de bienvenue. Son archaïque violon à corde unique accompagne les trémolos de sa voix (monocorde elle aussi !). Un jeune Malien nous invite à boire la bière de mil dans sa maison en terre située sur la hauteur du village. Bertrand, boiteux, donne le rythme de la marche. Le village entier est derrière nous. Dans la petite cour fermée de murs, un épais tapis de palmes bruisse sous nos pas. Younga, notre hôte, refuse du monde : la cour est déjà pleine à craquer. Assis par terre, acculés contre la maison face à un mur humain qui nous dévore des yeux, nous portons les calebasses de bière à nos lèvres pour nous donner une contenance. Le liquide est un peu écœurant. Un peu opprimés par tout ce monde, nous regagnons nos Yamaha noyées dans la foule. ▲

À suivre dans le MJ 2346

MJ remercie Marie-Noëlle Bas et Anne Leneveu (Sebileau) pour les documents et archives.

« La roue rebondit, la moto cabre et retombe lourdement, m'entraînant sur deux mètres, par le pied, accroché au porte-jerrican. Je crie sous la douleur intense... »

